Jack-Alain Léger

# Capriccio

JULLIARD

# CAPRICCIO

16°y2
64769

DL 25 AOUT 95 21550

DU MÊME AUTEUR

*Being*, Christian Bourgois, 1969. *Épuisé.*
*Le Bleu le bleu*, Christian Bourgois, 1971. *Épuisé.*
*Le Livre des morts-vivants*, Christian Bourgois, 1972. *Épuisé.*
*Mon Premier Amour*, Grasset, 1973.
*Selva Oscura*, Flammarion, 1974, Julliard, 1995.
*Un Ciel si fragile*, Grasset, 1975, Folio Gallimard, 1989, Prix Contrepoint 1975, Prix d'Honneur 1976.
*Monsignore*, Laffont 1976. *Épuisé.*
*Jeux d'intérieur au bord de l'océan*, Christian Bourgois, 1979. *Épuisé.*
*L'Heure du tigre*, Laffont, 1979, La Table ronde, 1990.
*Monsignore II*, Laffont 1981. *Épuisé.*
*Ocean boulevard*, Flammarion, 1982.
*Autoportrait au loup*, Flammarion, 1982.
*Pacific Palisades*, Flammarion, 1984, Folio Gallimard, 1988.
*Wanderweg*, Gallimard, 1986, Grand Prix des lectrices de ELLE, 1987.
*Clips*, inédit, 1988. Extraits parus dans *L'Infini* n° 22.
*Le Siècle des ténèbres*, Orban, 1989. *Épuisé.*
*Le Roman*, Orban, 1991. *Épuisé.*
*Les Souliers rouges de la duchesse*, François Bourin, 1992.
*Richard Strauss*, inédit, 1993.
*Le Duo du II*, Bernard Dumerchez, 1993.
*Jacob Jacobi*, Julliard, 1993.
*Monsignore I & II*, Julliard, 1994 (réédition en un volume des deux livres parus chez Laffont en 1976 et en 1981).
*La gloire est le deuil éclatant du bonheur*, Julliard, 1995.

à paraître :

*Ma vie (titre provisoire).*

DISCOGRAPHIE

*La Devanture des ivresses*, Arion CBS, 1968, Mantra FGL, 1992, Grand prix de l'Académie Charles Cros 1969.
*Obsolete*, Shandar RCA, 1971, Mantra FGL, 1992.



823 2040571

JACK-ALAIN LÉGER

# CAPRICCIO

*roman*

ÉDITIONS JULLIARD
24, avenue Marceau
75008 Paris

© Robert Laffont, 1978.
© Jack-Alain Léger, 1994.
© Éditions Julliard, 1995
pour la présente édition revue et corrigée par l'auteur.

*Pour Françoise*
*et Jean Rosenthal*

« Le donne, i cavallier, l'arme, gli amori, le
cortesie, l'audaci imprese io canto... »

L'ARIOSTE, *Orlando Furioso.*

## *AVANT-PROPOS*

*Mon ami S.W. III mort comme on sait, pour peu qu'on s'intéresse au sport automobile, dans le plus meurtrier des rallyes, je voulus distraire de sa mélancolie sa jeune veuve, la belle Lady L., et l'emmenai, le printemps dernier, visiter l'Italie.*

*Dès le début tout nous fut un enchantement : dédaigner les autostrades, aller paresseusement par des routes de campagne, faire étape tantôt dans des palaces tantôt dans de modestes auberges fleuries découvertes au hasard, passer le pont de Lodi et nous dire, en riant, que le bonheur serait toujours, comme au temps de Stendhal, une idée neuve en Europe, écouter dix fois, cent fois l'allegro vivace si frémissant de la* Symphonie italienne *de Mendelssohn, voir le soleil se noyer dans les eaux du lac Majeur devant les îles Borromées, marcher dans l'aube le long d'un quai de Portovenere où des petits pêcheurs au lamparo nous offrirent des araignées de mer frais pêchées, découvrir que le curé d'un village voisin s'appelait Blanés comme l'abbé magicien de* La Chartreuse de Parme, *et flâner, boire le lambrusco de l'année, aimer à nouveau, à nouveau regarder l'ombre portée de la victoire ailée qui surmonte le bouchon de radiateur de mon coupé tandis qu'elle s'allongeait sur la chaussée mouillée, et puis le crépuscule rosissant les éclats moirés du*

*pare-brise, et puis la nuit y coulant ses laques, la nuit et sa chaude obscurité après une belle journée employée à visiter un cabinet d'estampes, chanter à tue-tête les grands airs du* Trouvère *et nager dans les eaux froides de Belgirate...*

*L. apprenait à ne plus se souvenir d'un certain virage, d'un certain hurlement de la foule amassée sur un talus, d'une colonne de fumée âcre bientôt dissipée dans les airs. Elle se surprenait parfois à manifester des désirs déjà. Elle retrouvait le goût de vivre après six mois de noir désespoir.*

*Oserais-je le dire ? Nous étions heureux.*

*Il ne manquait à ce voyage si romantique qu'un de ces incidents mi-graves mi-drolatiques dont le récit rehausse ensuite la relation qu'on en fait à ses amis.*

*Ainsi, L. et moi déplorions sur le ton de la plaisanterie qu'il n'y eût plus de brigands embusqués dans la forêt de Vallombrosa au moment même où l'événement tant attendu se produisit : au vu d'un panneau de signalisation, annonçant d'importants travaux de réfection de la chaussée j'avais ralenti et roulais presque au pas... quand voici que des cantonniers, les traits dissimulés sous des masques à poussière de pierre, surgissent de la tranchée, immobilisant tout à fait le coupé tandis que deux charmants voyous à moto apparaissent dans le rétroviseur puis se garent à notre hauteur et aussitôt, nous tenant en respect de leurs revolvers pointés sur nous, ordonnent aux faux ouvriers de nous dévaliser. Tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire ou le lire... Et ces dignes émules du fameux Luigi Vampa de s'égayer aussitôt dans les sous-bois, nous laissant à chacun un blue-jean délavé, un T-shirt blanc, des nu-pieds et à tous deux, faute d'être parvenus à démonter du tableau de bord le lecteur de cassettes qui tournait toujours, le lyrisme plein de brio et de gaieté de cet allegro vivace de* L'Italienne !

*Quant aux pneus de la* Phantom, *ils les avaient poinçonnés pour retarder une bien improbable poursuite ou, plus vraisemblablement, notre fuite.*

*Nous prîmes le parti d'en rire et d'écouter la symphonie de Mendelssohn en entier avant d'aller quérir les carabinieri d'un village que nous distinguions dans la vallée en contrebas. Ce dont nous n'eûmes pas le loisir : bientôt se présenta à nous en effet une âme charitable, prête à nous secourir... Et à qui je dois — mais ces bandits en soient remerciés aussi — de faire paraître aujourd'hui ce...*

*CAPRICCIO.*

*Cet homme assez âgé, très grand seigneur d'aspect, d'une exquise civilité, après nous avoir recueillis dans sa belle Lancia ancienne, soupiré dix fois* « che vergogna ! » *en menaçant du poing le limpide ciel toscan, et invectivé successivement l'impéritie du gouvernement démocrate-chrétien, la mollesse des militants du P.C.I., la faiblesse de l'Église et l'irresponsabilité native des Italiens, ses « regrettables » compatriotes, cet homme nous conduisit chez lui dans une grandiose villa entourée de vignes, dont il nous apprit en chemin qu'elle était un des chefs-d'œuvre de Sangallo-le-vieux.*

*Là, sous les plafonds à caissons dorés, quelques verres du chianti de sa production eurent tôt fait de nous réconforter. Et nous nous apprêtions à le remercier de son affabilité et le quitter pour retrouver notre coupé qui avait été remorqué par ses soins jusqu'à un garage voisin, quand le baron R. nous offrit, tout à trac, l'hospitalité pour la nuit, arguant que nous aurions ainsi le temps, l'un comme l'autre, d'avertir nos consulats, banques et assurances respectives de ce qu'il appelait* « la spaventosa tragedia ».

*Nous ne nous fîmes pas prier, pressentant que le séjour serait parfait avec un hôte qui nous marquait tant d'obligeance et de courtoisie, dans un si joli palais.*

*Il le fut en effet. Depuis le dîner aux chandelles sur la ter-*

*rasse dominant l'Arno, en compagnie de sa femme, beauté florentine dont le charme et l'esprit eussent ravi le consul Henri Beyle, jusqu'à la soirée passée devant la cheminée à deviser rêveusement puis à écouter l'*Elisir d'amore *tout en buvant de la grappa.*

*Enchantés de tant de plaisirs délicats, nous allions nous souhaiter la* buona notte *lorsque le baron me retint sur le seuil de l'appartement des invités :*

*— Attendez, cher ami, me dit-il. Vous qui êtes romancier, je veux vous montrer quelque chose. Des documents que je possède, des lettres, des papiers personnels, les bribes d'une sorte de biographie. Oui ! Venez avec moi dans la bibliothèque. Je veux vous raconter la vie d'Adda Minghi, une diva du siècle dernier. Je ne sais pas écrire mais j'ai toujours pensé que son histoire ferait le sujet d'un passionnant roman Du moins d'une nouvelle un peu longue. Une sorte de fantaisie, un...*

— Capriccio ?

*— C'est cela même : un* Capriccio *si vous voulez. D'ailleurs ce serait un joli titre pour un livre, ne trouvez-vous pas ?* Capriccio !

*— Eh bien, cher ami, si jamais je venais à l'écrire, je considérerais que ce serait là le moins mauvais des témoignages que je pourrais jamais vous porter de mon indéfectible gratitude.*

Sienne, le 4 mai 1977

*andante*

# 1

Un soir de 1850, à Venise, dans un miroir de Murano dont le tain terni retenait encore un peu de l'or du crépuscule tombé sur la lagune, un ange s'attardait à contempler sa beauté. Il se souriait mais d'un air désabusé où l'accablement d'un ennui tranquille le disputait au plaisir vague qu'il y a de se voir fragile reflet sur la glace.

De ce côté-ci des choses qu'on appelle un peu vite la réalité, de peur sans doute d'y découvrir aussi l'effet d'une illusion, dans une chambre tapissée d'un brocart rouge sang dont les flammes arasées semblaient s'embraser aux derniers rais rasants du soleil, un homme déguisé en ange étouffait un discret soupir d'agacement et reculait d'un pas. Il abandonnait aux sourdes brillances du mercure sa trop belle apparence. Mais, content quand même de ses yeux verts, content de l'arquature très pure de ses sourcils, de son nez droit et fin, de son front aux méplats bien dessinés sur lequel venaient boucler des cheveux blonds arrangés par le meilleur friseur de Milan, content de ses lèvres minces qui s'entrouvraient avec dédain sur des dents à l'éclat de porcelaine, content de son menton volontaire et de la noblesse fort étudiée de son port de tête comme de sa taille, bien prise dans le tulle de cette aube angélique qu'il avait revêtue, à voix basse il se chuchotait un compliment du ton dont il eût dit à une

femme qu'elle était belle. L'idée qu'il se faisait de son propre charme, de son élégance n'était-elle pas la plus exigeante de ses maîtresses ? La volonté de plaire ?... Et il se répétait avec une sorte de volupté qu'il était un dandy. Le premier dandy de Venise, assurément. Peut-être l'unique dandy d'un pays trop passionné pour jamais être sensible au dandysme : l'Italie.

Il s'immobilisa dans une pose de la statuaire maniériste, un doigt pointé vers le ciel. Il se salua avec grâce. Puis il se lassa de tant de vanité et la secrète ironie dont il savait ne pas se départir reprit le dessus : l'air faussement piteux, il avait laissé retomber ses grandes ailes dont les plumes frémissaient et crissaient en balayant le pavement de marbre et maintenant il s'impatientait, il criait en appelant ses gens :

— Zulian ! Elmo ! le Dalmate !

Du poing, il martelait le timbre posé sur la console.

— Quelqu'un enfin !

Quoi ! ne se trouverait-il pas un domestique pour le débarrasser de cet accoutrement ridicule et qui, soudain, lui faisait horreur ?

Quoi ! ne se trouverait-il pas un instant de désennui dans cette vie ?

Ces fêtes, ces redoutes, ces medianoches, ces raouts, ces garden-parties, ces soupers, pourquoi les honorait-il encore de sa présence ? Qu'espérait-il y trouver encore qu'il n'eût déjà connu depuis quatre ou cinq ans qu'il allait dans le monde ? Et par quelle bizarrerie insoupçonnée de son caractère avait-il décidé de se déguiser en ange pour le bal costumé que donnerait cette nuit la princesse de Zante ? Quel désir caché le poussait ainsi à toujours se travestir des défroques de l'innocence et de la pureté ?

— Zulian, Elmo, répétait-il, le Dalmate !

Un jeune valet basané — tunique rose à soutaches et brandebourgs violets — était entré, quelque peu apeuré :

— Je suis là, monsieur le Duc.

— Ah ! le Dalmate, dégrafe-moi donc ces grandes ailes !

— Tout de suite, monsieur le Duc.

— Zulian portera le costume au palais Zante. Qu'il y soit à minuit avec Elmo pour m'aider à m'habiller. Une antichambre a été prévue à cet effet. Quant à toi, veille à ne pas gâter ces plumes, elles me semblent assez mal encollées... Je ne voudrais pas tomber du paradis ! ajouta-t-il, mais à lui-même, en esquissant un petit sourire narquois. Je ne voudrais pas tomber du paradis ! Non, je ne voudrais pas tomber du paradis, se redit-il, rêveur, faisant glisser à ses pieds sa robe blanche dont la mousseline moussa sur le marbre rose du plancher comme le nuage d'une fresque de Tiepolo.

Il leva les yeux sur les nymphes du plafond qui laissaient ruisseler entre leurs doigts les grosses gouttes d'eau du lustre en cristal de Bohême : « Oui, le paradis ! »

Mais il devait déjà s'habiller pour cette soirée qui venait ; mais il devait déjà imaginer les mots d'esprit qu'il y dirait, les reparties qu'il y débiterait, les cynismes neufs qu'il y afficherait, les feintes séductions qu'il y déploierait ; mais il devait déjà répéter, comme un comédien avant qu'il entre en scène, ses affectations et ses trouvailles du dîner ; mais, avec le trac des comédiens, il devait déjà penser à une toilette qui, à l'accoutumée, étonnât sans pour autant être en rien étonnante !

La vie ne serait-elle jamais que cette succession de fêtes d'un mortel ennui et dont la suite sans trêve semblait relever des rites excessivement tatillons d'une religion plus exigeante que la plus obscure des religions antiques : la religion de l'oisiveté élégante, la religion de la frivolité ?

Il faudrait d'abord corner deux ou trois cartes de visite à la porte de quelque maison patricienne du Grand Canal. A la terrasse du Quadri, il faudrait boire un vermouth en compagnie des fashionables de la petite colonie anglaise. (Au Qua-

dri et non plus au Florian : depuis quelque temps, et par le seul fait de son caprice, *on*, c'est-à-dire les gens chics, *n'allait plus* au Florian.) Il faudrait se rendre ensuite chez la Ribaldi pour y glaner, tout en feignant un manque d'intérêt certain à ce genre de potins, les dernières indiscrétions sur les bals et les spectacles de la saison qui s'ouvrait. Ensuite, aller dîner chez les d'Olbia-Corner en compagnie d'un ambassadeur de Dieu savait quelle principauté allemande qui se plaindrait de l'insalubrité de la lagune depuis les potages et les consommés jusqu'aux sorbets et aux fromages, et assis en face de la belle Anita d'Olbia-Po qui ferait la coquette et lui reprocherait une saillie prononcée trop haut ou quelque impertinence préméditée. Puis, en affectant toujours le même inguérissable spleen, se jeter dans sa gondole sur le coup de onze heures. Ne pas oublier d'offrir un passage à ce vieux casse-pieds d'abbé Montenera qui se ferait conduire à sa partie de whist et lui débiterait en chemin cent sottises sur les carbonari, le Pape, ou les horreurs de l'occupation française qu'il avait connues enfant, sous le Buonaparte. Faire son entrée à la Fenice pour le troisième acte de ce nouvel opéra qu'on y donnait : *Le Sacrifice de la Bohémienne*. Assurément un mauvais mélodrame ! Mais on disait partout qu'Adda Minghi, cette colorature rapportée de Vienne « dans ses bagages » par le nouveau vice-gouverneur, y chantait divinement bien. Bah ! Talent surfait sans doute : où vit-on jamais qu'un talent ne le fût pas ? Mais là, dans sa loge, Guido échangerait quelques plaisanteries avec Simonetta dell'Orto, quelques piques douces-amères, même : surtout s'il venait à découvrir qu'elle aussi s'était entichée de cette Minghi.

Et sitôt l'acte fini, il se ferait conduire à la ca' Zante-Taddei.

Alors commencerait la *buona sera* : un bal costumé donné en l'honneur du prince Franz Leopold von Werdenberg, le

nouveau vice-gouverneur de Venise. Tout y serait fastueux : les Zante ne faisaient-ils pas toujours les choses avec munificence et bon goût ? Tout y paraîtrait délicat et fugace comme les images d'une fébrile rêverie : les velours à l'éclat sourd, les failles, les dentelles, la soie, les diamants comme le cristal taillé des coupes où coulerait le champagne, l'or et les accords d'une valse... Et les rires sonneraient haut, pareils à des sanglots. Et l'incognito des masques inviterait à d'étranges complicités le temps de la soirée — mais qui seraient vite oubliées. Car il le savait, plus avant dans la nuit la joie ne serait déjà plus qu'un amer souvenir. Oui, il le savait, plus avant dans la nuit, une tristesse ineffable l'envahirait. Plus avant dans la nuit, il aurait des nostalgies du début de la fête, quand il avait fugitivement voulu imaginer que celle-ci serait différente des mille fêtes des ces dernières années. Il le savait : l'angoisse, l'indicible angoisse le reprendrait.

Et plus tard encore, la nuit finirait entre les quatre murs de la chambre d'une courtisane : Mimi ou la jolie Fiametta. Peut-être pleurerait-il entre ses bras. Cela lui était arrivé déjà. Peut-être, la joue sur son épaule, verrait-il par l'ouverture ogivale d'une étroite fenêtre gothique géminée une aube désolée se lever au loin et teindre de rose la vague quand elle va mourir au môle, sur les brisants. Alors, il lui semblerait mourir aussi. Et l'essaim des rêves indistincts du petit matin laisserait la place à ces poignants, à ces déchirants « pourquoi ? » qui souvent lui paraissaient butiner à son oreille dans le jour naissant.

Ces « pourquoi ? » que le ressac ne cesserait plus de scander doucement.

Mais pouvait-il regimber soudain ? Pouvait-il faillir à sa propre loi ? Enfreindre les décrets du chic qu'il s'était édictés ? Pouvait-il abandonner ainsi cette sorte de partie qu'est la vie du dandy ? Cela eût-il été fair-play de céder mainte-

nant, se demandait-il en faisant sonner avec délice les sons de ce merveilleux mot anglais ? Non ! Il lui fallait encore et toujours étonner, toujours subir cette sorte de martyre qu'il s'était imposée.

Seulement, à quoi bon étonner Venise ? A quoi bon étonner une ville aussi province et pusillanime ? A quoi bon étonner une ville aussi mesquine, aussi petite-bourgeoise, aussi philistine ? A quoi bon étonner une ville qui sous la botte autrichienne avait abdiqué toute dignité — partant, toute espèce de grandeur ?

Ah, la victoire renouvelée chaque soir était par trop facile ! Encore, si lord Byron eût été de ce monde, peut-être eût-on pu s'amuser à des rivalités. Mais non ! Il suffisait de singer à quelques mois de distance les dernières inventions des dandies anglais et la société vénitienne de se récrier aussitôt et d'applaudir, à la fois ravie et scandalisée !

Ainsi, l'année dernière, avait-on donné dans le genre maladif : la barbe de trois jours, si difficile à entretenir en l'état, l'habit noir dès le matin, les ongles crasseux, la moue de dégoût, la maigreur des phtisiques, le teint jaune des hypocondriaques, l'œil vide des égarés.

Ainsi, cette année, fallait-il au contraire s'exercer à la boxe et à la lutte gréco-romaine, savoir manier le sabre d'abordage et le yatagan, nager chaque jour un bon mille marin dans des eaux glacées, laisser deviner une musculature d'athlète sous des vêtements clairs, porter le cheveu court, jurer, cracher, parler argot, boire dans des bacari du vin de gondolier en compagnie des voyous des Zattere, ne pas débotter avant le dîner.

Rien de plus fastidieux que l'oisiveté, rien de plus harassant ! Et ces fatigues, quel intérêt supérieur qui les justifiât ? Éblouir Venise ! Pourtant, il n'y trouverait jamais plus de bonheur que l'acteur lorsqu'il se fait acclamer par une claque rémunérée à ses frais ou le tyran qui joue aux cartes avec des courtisans trop lâches pour oser gagner.

Partir ! Partir !

Il fallait partir.

Oui, il fallait quitter cette belle-au-bois-dormant qu'était la Vénétie ; cette terre à jamais endormie qu'était l'Italie, la délaisser pour les hauts lieux de la vraie vie : Londres ! Paris !

Parfois il faisait ce rêve. Parfois il imaginait des villes d'une splendeur babylonienne mais que sa seule apparition éblouissait et plongeait dans une sorte d'effroi. Mais, en même temps, il en avait la secrète conviction, jamais il n'irait vivre dans ces métropoles. Ne valait-il pas mieux être le premier à Venise que le second sur les Grands Boulevards ou au bal annuel du Club de l'Almack ? Or, rien ne disait que Guido Branca d'Oria y fût même le second : un des plus grands noms de toute l'Italie, un nom si illustre que Dante l'avait recensé dans sa *Divine Comédie*, était-ce assez pour forcer les portes de gens qui, pour être de noblesse plus récente que la sienne, n'en avaient pas moins la supériorité que confère la citoyenneté d'un pays souverain, riche, craint et respecté ? Le Vénitien n'était-il pas aux yeux des Parisiens ou des Londoniens un personnage de vaudeville ou d'opéra-bouffe ? Quelqu'un d'un peu ridicule socialement, situé entre le Brésilien — plus respecté à cause de son argent — et le maharadjah indien — plus recherché à cause de l'exotisme. Quant à l'exotisme, Guido Branca d'Oria en avait moins que le plus rassis, le plus sérieux des poètes anglais dont la dernière fantaisie était de s'habiller en personnage des *Mille et Une Nuits*. Quant à sa fortune elle était, certes, une des toutes premières de la Vénétie : mais que sont cinq cent mille livres de rentes pour ces peuples de millionnaires et de parvenus ? Une somptueuse misère ! Et, imaginatif comme seuls savent l'être les oisifs, Guido voyait déjà, au milieu de sa rêverie, un Laffitte, un Nucingen, un Rothschild lui refuser l'escompte d'une traite faute de connaître l'honorabilité séculaire de son nom ; il voyait un quelconque bourgeois de

la City lui manquer de politesse dans l'ignorance où il serait de sa noblesse « dantesque » ! Il en avait des moues de dégoût qui eussent intrigué qui l'eût vu ainsi en train de rêvasser. Puis il laissait tomber sa tête sur la poitrine avec un grand air d'abattement, certain que Londres ni Paris ne seraient jamais les villes où il irait distraire son ennui.

Alors, émigrer aux États-Unis ?

Chaque fois, il savait qu'à ce point précis de ses amères songeries le velléitaire qu'il était viendrait à en évoquer la merveilleuse éventualité. Oui, parfois il sentait poindre en lui le désir puéril d'une vie rude dans des montagnes inhabitées. Au milieu de ses longues insomnies passées sur un canapé profond dans la chaleur entêtante de la chambre trop parfumée de Fiametta ou de Mimi, il lui venait des soifs fébriles de grandioses cascades, de tumultueuses chutes d'eau. Il rêvait de Niagara purs et glacés, de Saint-Laurent, de Mississipi... Il rêvait de grands fleuves étales charriant des neiges et des troncs d'arbres, de forêts ombreuses où bruiraient des dangers cachés, de jungles inviolées, de canyons, de déserts ventés. Comme l'enfant qui lit allongé sur un épais tapis devant la cheminée les aventures de Robinson Crusoé et tremble d'autant plus qu'il se sait protégé, souvent, Guido, vautré sur un pouf dans son jardin d'hiver chauffé comme une serre, se voyait partir à la découverte de nouveaux pics dans les Adirondacks ou de nouveaux volcans au Yucatan. Il se voyait suivre des pistes balisées par d'imperceptibles entailles pratiquées dans les lichens de la Saskatchewan, tamiser l'or d'une rivière du Nevada. Il se voyait observer une ombre menaçante profilée sur la falaise d'un profond défilé des Rocheuses. Rien ne lui était impossible : soumettre des peuplades indiennes, chasser l'ours ou le caribou, planter le coton, creuser des puits de pétrole, diriger la construction d'un chemin de fer... Mais à quoi bon aussi ?

A quoi bon ? se faisait-il en hochant la tête et en rejetant

son houka de hachisch sur le plateau de cuivre martelé posé devant lui, à quoi bon ? soupirait-il, ayant déjà épuisé tous ces plaisirs imaginaires. L'Eldorado n'était-il pas dans les multiples coffres des banques lombardes, toscanes, autrichiennes où il avait un compte ? Et de grandes cascades ruisselaient dans ses jardins de la villa Ariana. Et il pouvait chasser l'ours en Calabre chez ses cousins Falconeri. Quant aux Indiens ! eh bien, une troupe ambulante en avait montré quelques spécimens au théâtre du Rialto pendant l'été. Qu'avaient-ils d'extraordinaire ? Qu'avaient-ils d'exaltant ou d'excitant ? Il s'en souvenait : toute la soirée il avait bâillé d'ennui devant ces pauvres bougres vêtus de peau et emplumés !

Alors, militer peut-être ?

Oui, militer. Entrer dans quelque venta de carbonari, dans quelque société secrète ? Jeter des bombes sous les roues des calèches autrichiennes, lever une armée dans les villes, soulever le peuple dans les campagnes, organiser l'évasion des prisonniers du Spielberg ? Mais chaque fois qu'il avait approché un de ces révolutionnaires, un de ces intellectuels exaltés qui voulaient libérer l'Italie du joug de l'étranger, il avait cru mourir d'ennui, il avait bâillé comme au spectacle de ces Sioux du théâtre du Rialto ! D'ailleurs, ne lui étaient-ils pas des Sioux ces instituteurs mystiques, maigres comme des Christ, sales comme des moines mendiants ? Ne lui étaient-ils pas des Iroquois ces savants mal rasés, physiciens ou chimistes, qui buvaient l'eau des rince-doigts et croyaient comme-il-faut de venir déjeuner en habit ? Des Hurons, ces obscurs noblions aigris de n'être pas reçus à la cour des Savoie ou des Bourbon et chez qui l'humiliation personnelle tenait lieu de ligne politique ? Des Cherokees, ces petits fonctionnaires égalitaires, ces prêtres démocrates mais qui lui donnaient de l'Excellence avec plus d'obséquiosité que le plus gueux de ses domestiques et se rangeaient à son avis s'il

lui prenait fantaisie d'en avoir un ? Le suprême argument d'autorité pour ces partageux n'était-il pas d'être « bien né » ?

Et puis, ô Seigneur ! c'étaient des présentations à n'en plus finir, des politesses outrées quand ils lui rendaient visite. Ces apôtres de la lutte armée ne savaient que dire combien le « mouvement » se trouverait flatté de ce qu'un noble s'intéressât lui aussi au sort de son malheureux pays, et Guido se faisait l'effet d'une jeune fille de sang qui prend le voile pour la plus grande gloire de l'Église. Il réprimait des envies folles de rire de tant de bêtise satisfaite, de tant de naïveté, de tant de lieux communs qui se voulaient des audaces, de tant de pesant respect. Chaque fois, il avait dû subir d'infinis raisonnements, des discussions byzantines, des constats d'impuissance assortis de pusillanimes forfanteries. Et chaque fois ces palabres patriotiques s'étaient achevées en chipotages sur le sens d'un mot, en chamailleries, en chinoiseries. Chaque fois on l'avait régalé de l'exposé complet des thèses et arguments contradictoires des mazziniens, des royalistes, des républicains, des papistes, des francophiles, des « romains », des « savoyards », des « toscans » et des « *farà da se* », et chaque fois, accablé, il avait raccompagné ses hôtes sur le pas de la porte où ils poursuivaient leurs confus débats, bien convaincu pour sa part que jamais l'Italie ne se libérerait si tels devaient être ses libérateurs.

Grotesque ! C'était grotesque ! A l'aube, repensant à tout ce qui lui avait été dit dans la nuit, il avait de vagues nausées et, bientôt, se confortait dans cette seule certitude : le duc Guido Branca d'Oria trouverait toujours plus de plaisir à la conversation d'un Franz Leopold von Werdenberg, cet « oppresseur », qu'aux stupides radotages d'un professeur à la barbe de braconnier, aux yeux fous d'anachorète, et dont la seule idée était la liberté pour le peuple ! Eh, que lui importait le peuple ? Qu'avait-il de commun avec cette canaille mal vêtue, sans éducation, sans courtoisie et sans